

Annie DROUIN

Entretien avec Michel Pottier en 2002

Q. À moins que ce ne soit indiscret, peux-tu nous dire ta date de naissance et nous parler de tes débuts d'activité...

Je suis née le 25 janvier 1946. Je voulais être astronome et je suis devenue ergonome, le point commun étant d'observer et de découvrir des mondes, ce que les gens sont, ce qu'ils font. Je suis entrée à EDF à 17 ans, en 1963, comme sténodactylo. Dès le début de ma vie professionnelle, j'ai suivi des cours par correspondance pour pouvoir m'inscrire à la formation interne proposée sur 3 ans par EDF pour devenir cadre. En fin de compte, je n'ai pas fait cette formation interne car la loi sur la formation professionnelle continue est sortie en 1972 et j'ai préféré poursuivre des études à l'Université pour avoir un meilleur déroulement de carrière.

Q. Tu étais donc une étudiante travailleuse ?

Une travailleuse et une étudiante. Vers l'âge de 25 ans, j'étais au service de formation en tant que secrétaire de direction et j'ai fait la connaissance des psychologues qui y travaillaient sous contrat (entre autres Guy Palmade et Jean Dubost) ; des rencontres déterminantes pour mon projet. J'ai fait une demande de congé formation sur 4 ans qui a été acceptée après de fortes réticences de la Direction « Vous n'avez pas le bac et vous voulez faire des études supérieures, à la limite nous acceptons que vous fassiez un IUT ! » et des batailles syndicales musclées. Je me suis inscrite à l'université Paris VIII (située à Vincennes à cette époque, et maintenant à St Denis) en psychologie du travail ; cette université n'exigeait pas le baccalauréat pour les travailleurs ayant quelques années d'activité. J'ai alors mené de front vie professionnelle, vie étudiante (plus de la moitié en cours du soir et le samedi) et vie familiale. Jean-Claude Sperandio, alors professeur à Paris VIII, nous a donné nos premiers cours d'ergonomie au niveau du DEUG et a été le déclencheur, pour beaucoup d'entre nous, d'une réorientation de nos perspectives professionnelles vers l'ergonomie. Suivant ses conseils, nous avons suivi les cours B2 du CNAM parallèlement à la licence à Paris VIII. C'est là que j'ai connu Wisner, Laville, Guérin, Pavard, Duraffourg, etc.

J'ai passé la maîtrise en 1976 qui, à l'époque, me permettait d'accéder au niveau cadre à EDF. Ce n'est plus le cas depuis bien longtemps. Une transition délicate car je suis passée du statut de secrétaire de direction à l'apprentissage du métier de cadre. Il était impossible que je reste au service de formation car mes collègues étaient désorientés vis-à-vis de moi par ce nouveau positionnement.

J'ai proposé mes services en tant qu'ergonome auprès de différentes directions de l'entreprise. Donc, apprendre à se vendre en ayant la tête pleine de beaux idéaux et bien sûr... quelques déconvenues. Il faut savoir que les ergonomes reconnus comme tels dans l'entreprise étaient uniquement les médecins du travail.

En 77, j'ai fait mes premiers pas d'ergonome au service d'informatique de gestion de la Direction de la Distribution qui s'occupe des besoins énergétiques de la clientèle. J'y suis restée jusqu'en 82. Et un désert ergonomique m'attendait pour les interfaces dans le tertiaire.

L'informatique de cette époque n'était pas celle de maintenant. On voyait encore des cartes perforées dans les bureaux, les écrans étaient des « monstres volumineux et encombrants, le Fortran et le Cobol à fleur de ligne ». L'évolution commençait tout juste vers des systèmes clients/serveurs ainsi que l'installation très progressive des applications et des écrans aux postes de travail des agents ; grosso modo un écran à partager par une dizaine de personnes. Et, grosse déception, l'image véhiculée sur l'ergonomie se cantonnait à l'aménagement des postes avec écrans, incluant notamment les problèmes visuels (sans oublier les supposés rayonnements électromagnétiques !), les postures, les ambiances lumineuses, sonores... qui faisaient « la une » des préoccupations lors de l'arrivée de l'informatique dans le tertiaire. J'étais fortement sollicitée sur ces aspects d'environnement des postes de travail et j'avais beaucoup de difficultés à faire passer le message sur la prise en compte du contenu du travail des agents d'accueil. Quant à tout ce qui touchait à l'organisation du travail, c'était un sujet tabou, réservé aux spécialistes de l'organisation. Au bout de deux ans, j'ai plus ou moins réussi à convaincre, mais ce n'était pas encore mûr à l'intérieur de l'entreprise, alors que c'était déjà étudié au niveau universitaire.

J'ai suivi des cours de Cobol, non pour apprendre à coder mais pour pouvoir comprendre la logique sous-tendue par ce langage, comprendre les vraies contraintes rencontrées, parce qu'il y a le « on ne peut pas faire » car on ne veut pas le faire, et le « on ne peut pas faire » parce que techniquement ce n'est vraiment pas possible. Je mesurais mieux si la réponse qu'on me faisait était vraie ou avait pour but d'évacuer l'ergonomie tout simplement. À cette époque, Jean-Claude Sperandio est même venu dans le Service faire une recherche sur l'activité des programmeurs, qui a fait l'objet d'une communication dans le congrès de la SELF organisé par André Bisseret à l'INRIA.

À cette époque, les informaticiens avaient le vent en poupe et n'avaient pas encore pris de « claques » sur leur façon de développer en vase clos des applications sans se préoccuper des utilisateurs au bout de la chaîne d'implémentation. Et puis, vers les années 85, les Mac et les PC sont arrivés, les langages ont évolué, les approches « centrées utilisateurs » se sont généralisées, l'ergonomie des logiciels (du ligne à ligne insipide avec des utilisateurs « passifs ») est devenue l'interaction homme-machine (multifenêtrage, principes de dialogue avec des utilisateurs « actifs »)

Pour conserver une certaine sérénité, ma stratégie a été de participer à des réunions de travail hors d'EDF. J'appelle ça l'effet boomerang : être reconnue à l'extérieur pour être mieux considérée à l'intérieur. Par exemple, par l'intermédiaire de Jean-Claude Sperandio, j'assistais à des séminaires de l'INRIA où j'ai fait la connaissance d'André Bisseret et de Dominique Scapin, à des forums de l'AFSSET où j'ai rencontré pour la première fois Maurice de Montmollin. J'allais à tous les congrès d'ergonomie ; je ne communiquais pas forcément. À cette époque, ceux qui communiquaient étaient majoritairement des universitaires, très peu d'ergonomes d'entreprises ou des consultants. Cela a beaucoup changé depuis !

C'était une bouffée d'oxygène qui me permettait de prendre du recul, de puiser ce qui était innovant dans les milieux de la recherche afin de pouvoir le réutiliser dans mon activité, d'affûter mes arguments pour collaborer sur la conception des applications avec mes collègues informaticiens.

J'ai participé à la conception de trois modules pour les accueils clientèle. Le résultat pratique a été plutôt bon. Néanmoins je considère que, du point de vue de l'approche méthodologique, c'est un échec, car je n'ai pas pu faire une vraie analyse de l'activité des agents. J'ai dû passer au maximum deux semaines auprès d'agents clientèle et, naïvement, j'ai écrit un rapport sur l'activité des agents clientèle. J'ai frôlé la catastrophe devant la

perplexité des informaticiens pour mettre en musique ce que je leur « décrivais ». J'ai alors compris qu'il faut dépasser le simple rapport décrivant l'analyse de l'activité, aller au-delà, spécifier et construire la « maquette » de l'application avec les concepteurs. À l'époque, les maquettes d'applications existaient sous forme papier, mais la plupart du temps les informaticiens programmaient directement le produit final. Comme je les côtoyais tous les jours, j'ai réussi assez facilement à participer aux différents stades de développement et à les convaincre de se focaliser sur le contenu utile pour les opérateurs et sur la qualité de l'interface, bien que ce soit « du ligne à ligne ! ». On ne faisait pas encore d'évaluation, ce n'était même pas pensable. Il faut dire aussi qu'il y avait encore peu d'écrits ou de communications universitaires qui analysaient et précisaient les étapes nécessaires d'un processus de conception de logiciels, notamment concernant les évaluations. On manquait de retour expérience.

Q. En 82, tu rejoins la division ergonomie du service général de médecine du travail.

Au cours de mes nombreux déplacements, j'ai fait la connaissance du Dr Schlumberger, médecin du travail EDF de la région d'Angers avec lequel j'ai eu beaucoup d'échanges. Un médecin du travail hors norme, pour qui la pluridisciplinarité était une volonté raisonnée et affichée. En 81, il a créé la division ergonomie au service général de médecine du travail. Je souffrais vraiment d'être isolée et il m'a proposé de venir rejoindre son équipe composée de Rachid Kandaron et du Dr Méry.

C'est aussi à partir de 82 qu'il y a eu des embauches d'ergonomes à la Direction de la Recherche dans le secteur nucléaire, Jean-Marie Leckner qui venait du CNAM, puis Yves Dien qui venait d'Orsay. Nous avons tissé des contacts parallèles, assez lentement et pas forcément sur le terrain, car nous appartenions à des Directions différentes.

Q. Au service de médecine du travail, quelles étaient tes attributions ?

La création de la division ergonomie au niveau du service central a suscité très vite des demandes des médecins du travail répartis sur tout le territoire, eux-mêmes sollicités par les services et directions au niveau des régions. Près d'un tiers des médecins du travail dans les différentes régions avait suivi une formation, soit chez Jean Scherrer, Bernard Metz, Pierre Cazamian ou au CNAM chez Alain Wisner.

Les demandes des sites régionaux vers les médecins du travail étaient en relation directe avec la toute nouvelle création des CHSCT ; ces derniers étaient particulièrement attentifs à faire remonter « les conditions de travail » en termes de pénibilité, de sécurité et d'aménagement des postes de travail. La pression des syndicats en termes d'organisation du travail et d'approche systémique des « situations de travail » émergeait timidement et ce sont quelques médecins du travail régionaux et la division ergonomie du service central qui se sont attelés à élargir le spectre de la demande initiale aussi bien des directions que des CHSCT.

Ce qui était intéressant c'est que nous avons très souvent travaillé en binôme, soit avec un médecin du travail de la division ergonomie mais aussi avec des médecins du travail des sites. Une complémentarité gagnante, une écoute plus attentive de nos interlocuteurs et un suivi des propositions et des accords passés par le médecin du travail qui restait sur place.

Les questions portant sur l'ergonomie des « logiciels » étaient relativement rares au début, puis sont devenues de plus en plus nombreuses avec l'arrivée des Mac et des PC. Du fait de

mon expérience dans ce domaine, j'y répondais en première ligne et j'ai fortement collaboré à la conception de l'application dédiée aux médecins, infirmières et secrétaires médicales. Et, avec un grand plaisir, j'ai pu réaliser de véritables analyses de l'activité, spécifier la main dans la main avec l'équipe informatique et j'ai essuyé les plâtres des premiers protocoles d'évaluation, outils de plus en plus élaborés et divulgués, aussi bien au niveau universitaire qu'au niveau industriel, avec leur cortège de simulations/simulateurs (issue de tous les travaux menés depuis de nombreuses années entre autres dans l'aéronautique) et des laboratoires d'utilisabilité.

En parallèle, le Dr Schlumberger a mis en place des formations à l'ergonomie pour les médecins du travail, les infirmières et les ingénieurs sécurité. Ce fut pour moi une première expérience pédagogique très intéressante.

En 84, le Dr Schlumberger est devenu chef-adjoint du service et a été remplacé par le docteur Carré (père). Un peu avant mon départ de ce service en 90, Jean-François Cholat, alors médecin du travail à la centrale nucléaire de Paluel est venu nous rejoindre. Il pétillait d'enthousiasme et je garde un excellent souvenir de notre collaboration ; depuis plusieurs années, il est devenu le médecin chef du service central.

Q. Tu continuais à avoir des contacts extérieurs ?

De plus en plus. L'équipe était ouverte sur l'extérieur. J'ai participé à la rédaction de deux ouvrages sur l'ergonomie des logiciels (on commençait un petit peu à parler du terme IHM, du fait que les technologies Mac et PC étaient en plein essor) pour la commission centrale des marchés du Ministère de l'Économie et des Finances ; les réunions de travail réunissaient des informaticiens et des ergonomes des grands groupes industriels (SNCF, France Telecom, Ministères, IBM...). Et, oh surprise ! j'ai retrouvé, lors de la présentation du premier ouvrage, un des directeurs qui avait tout fait pour refuser mon congé formation à l'université Paris VIII. La revanche du serpent à plumes !

J'ai commencé à fréquenter assidûment les séminaires Paris 1 et fait la connaissance de Pierre Cazamian, François Hubault et Monique Noulin. J'ai savouré les tables rondes où les joutes verbales n'étaient pas en reste entre Wisner, de Montmollin, Cazamian et bien d'autres. Un régal ponctué de « Mon cher confrère » qui n'enlevait rien aux « disputes » sur les méthodologies et l'avenir de la discipline.

Je participais aux travaux de la commission ergonomie de l'AFNOR (animée par Bernard Metz) et plus spécifiquement à la sortie de la norme ISO 9241, et devinez... sur l'ergonomie des IHM sous la direction de Dominique Scapin.

Dans les congrès de la SELF, il y avait de plus en plus d'ergonomes consultants et de grandes entreprises qui ne se contentaient plus d'écouter, moi la première, mais qui communiquaient. Et l'occasion de rencontres marquantes avec Marie-Christine Le Port et Thierry Morlet qui se sont transformées au fil du temps en amitié et confiance réciproque. Mais, proposer une communication sur les IHM, ce n'était pas gagné à la SELF à cette époque et j'avais plus de chance d'avoir une communication acceptée dans les colloques et congrès proches de l'informatique, entre autres ceux organisés par René Patesson à Nivelles en Belgique.

À partir de 85, le monde des IHM est arrivé sur le devant de la scène. Et pour ne citer que deux événements majeurs, la création en 88 par Jean-Claude Sperandio, Raymond Luconsang et Philippe Nouvellon du congrès ERGO'IA à Biarritz (ce congrès a encore lieu tous les deux ans) et la création de l'AFIHM (Association Française de l'Interaction Homme-Machine) qui organise un congrès annuel. Deux rencontres nationales entre ergonomes et informaticiens,

chercheurs et praticiens, qui ont compté jusqu'à mon départ en retraite, aussi bien comme membre des comités scientifiques que comme communicante.

Q. Pourquoi es-tu partie du service général de médecine du travail en 1989 ?

Tout simplement pour avoir un déroulement de carrière comparable à mes homologues ergonomes embauchés depuis les années 80 dans le nucléaire et dans la recherche. J'ai donc repris mon bâton de pèlerin et je suis arrivée début 90 dans un service informatique à la Direction des Études et Recherches. Je souhaitais rejoindre les équipes d'ergonomes « facteurs humains » de la Direction de la recherche, mais... cela n'a pas été possible ; je venais de la médecine du travail, je n'avais pas de thèse et les IHM ne les intéressaient pas, tout du moins à cette époque.

Je suis restée à la Direction de la recherche jusqu'à mon départ à la retraite début 2002. J'ai changé trois fois de service, toujours dans l'informatique, celle-ci dédiée aux opérateurs de maintenance du nucléaire.

Que dire de la reprise de cette collaboration avec les informaticiens ? Beaucoup d'eau avait coulé sous les ponts depuis les années 75, les technologies étaient très innovantes, les mentalités et les approches complètement différentes. Il n'était plus question de perdre du temps à convaincre du bien-fondé de l'ergonomie mais de partager des compétences dans un objectif commun : concevoir des outils d'aides performants et à la portée des besoins réels. Cela s'est traduit pour moi par concevoir en 2D, en 3D puis en Réalité Virtuelle, maintenir une veille technologique internationale en ergonomie, assister à des congrès internationaux en IHM et communiquer, avoir des collaborations avec des entreprises américaines, allemandes, norvégiennes... L'écueil qu'il a fallu que je comble rapidement a été d'apprendre à parler *fluently* en anglais, pas un franc succès mais tout de même suffisant pour assurer ; je maîtrisais depuis de nombreuses années la traduction et la rédaction en anglais.

L'aventure de la mise en œuvre de la Réalité Virtuelle pour les applications de maintenance a été l'occasion de s'éclater sur les représentations mentales, les images opératives, les anticipations d'évènements, les résolutions de problèmes et les aides aux diagnostics qui sont le quotidien des opérateurs. Suivre de A jusqu'à Z des opérations de maintenance dans les centrales, spécifier en empruntant parfois des modèles de tâches utilisés par les informaticiens (mais oui, c'est possible), mettre en place systématiquement des protocoles d'évaluation, freiner le florilège des gadgets informatiques, c'était tout simplement la panacée.

On pourrait penser que j'ai tourné le dos à toutes les autres préoccupations qui agitaient le monde de l'ergonomie. Et bien non, je me tenais informée des mouvances et des orientations dans les autres domaines. La création en 94 des journées de la pratique à Bordeaux m'ont permis de suivre ce qui se passait dans les différents champs d'intervention et de mieux connaître et apprécier l'équipe bordelaise. Ces journées sont une réussite qui ne se dément pas au fil du temps.

Q. À cette époque, tu étais déjà membre de la SELF ?

Je suis membre de la SELF depuis 82. Les années 90 ont représenté un tournant important dans mon engagement vis-à-vis de la communauté des ergonomes et principalement de la SELF. J'ai négocié du temps avec ma hiérarchie et j'ai présenté ma candidature au conseil d'administration de la SELF en 91. Je suis resté 5 ans au conseil et j'ai repris le flambeau tenu par Jean Gavrel pour la parution du bulletin de liaison ; nous avons créé à cette époque, avec

Nicole Delvolvé et François Hubault, la rubrique « L'ergonomie par ceux qui la font ». Écouter les voix de l'intérieur de notre communauté, assister à l'émergence de nouveaux débats, de nouvelles « disputes constructives », être attentif aux mutations de la Société qui nous interrogeait, qui nous surprenait parfois car nous n'étions pas prêts à pouvoir apporter des réponses, m'ont permis d'approcher les multiples facettes de notre discipline et de nos métiers.

En 94, j'ai organisé le congrès de la SELF à Paris en coordination avec toutes les équipes d'ergonomie de l'entreprise. Une belle aventure, hélas entachée par une grave maladie qui m'a mise entre parenthèses pendant quelques mois et a eu des conséquences non négligeables sur ma carrière : « Les absents ont toujours tort ! ».

Q. Depuis que tu as pris ta retraite, tu restes très active...

En fait, partir à la retraite ne veut rien dire pour moi. C'est une formalité administrative. Ce départ d'EDF en 2002 a signifié un changement de rythme, une liberté par rapport aux contraintes managériales de plus en plus pesantes dans l'entreprise et surtout une liberté de penser. J'ai rejoint régulièrement Marie-Christine Le Port dans ses activités de consultante sur des sujets très préoccupants comme les TMS, les RPS, les ravages organisationnels et humains des nouvelles formes de management.

Je participais depuis quelques années aux enseignements de Paris 1 de façon très épisodique et lorsque Monique Noulin nous a quittés, j'ai consacré beaucoup plus de temps à cet enseignement. Les étudiants venaient, pour près de la moitié d'entre eux, du monde professionnel et les accompagner dans leur choix de changement de métier était une gageure, une de plus. Cela a été une grande découverte sur le plan pédagogique. Et puis, le bouche à oreille a fonctionné et j'ai donné régulièrement quelques cours à Paris-Descartes, puis à Paris VIII, à Bordeaux et à Liège, toutefois sans m'investir autant qu'à Paris 1.

Michel Pottier, qui avait succédé à Antoine Laville à la commission histoire de l'ergonomie, m'a proposé de venir les rejoindre, Hugues Monod et lui. Et en 2005, Michel m'a proposé d'animer cette commission, dont la mission essentielle est de réaliser des entretiens et de les publier dans les médias de la SELF.

Dès 2006, la commission s'est étoffée progressivement et maintenant nous sommes neuf : Simon Bouisset, Brigitte Arnaud-Ronssin, Corinne Grosse, Jean-Claude Sperandio, Francis Six et René Patesson. Lorsque nous n'étions encore que tous les trois, nous avons entrepris de recueillir des archives en rapport avec l'histoire de l'ergonomie et négocié la mise à disposition de ces archives pour tous avec les Archives Départementales de Bobigny. Depuis 2006, nous recueillons de nouvelles archives pour ouvrir un second fonds.

En 2011, nous avons décidé d'exploiter ce fonds d'archives et d'écrire un ouvrage « Ergonomie, Travail, Conception, Santé » qui a été publié aux éditions Octarès en 2013 lors du 50^{ème} anniversaire de la SELF. Et nous n'avons pas dit notre dernier mot pour publier un second ouvrage à caractère historique car les archives sont une mine d'or.

Mais aujourd'hui en 2016, je passe la main à Francis Six pour cette responsabilité tout en restant membre de cette commission.

En 2006, j'ai de nouveau candidaté au conseil d'administration de la SELF. J'ai repris la responsabilité de la publication du bulletin de liaison et, avec Sylvain Leduc, nous avons revu

complètement le site web de la SELF qui avait été créé quelques années auparavant par Alain Kerguelen. Un site doit vivre régulièrement pour qu'il soit un organe d'information fiable et pérenne. Nous n'avons pas ménagé le nombre d'heures pour le faire.

En 2011, avec Eric Brangier qui était alors membre du Conseil et Claude Rochette de l'Université de Metz, nous avons réalisé une « Grande leçon d'ergonomie » avec le concours de l'Université de Metz et pour l'Université Ouverte des Humanités ; plus de 40 tournages vidéo avec des universitaires et des professionnels de l'ergonomie ont été réalisés.

En 2016, j'ai participé, avec Marie Christol-Souviron, Pascal Etienne et Sylvain Leduc, à la sortie d'un ouvrage qui va paraître à l'occasion du congrès de Marseille « Performances Humaines et Techniques : d'hier VERS aujourd'hui ». Un ouvrage qui est maintenant dédié à Jacques Christol qui nous a quitté cette année. J'ai également puisé dans les archives d'Antoine Laville et de Catherine Teiger pour recomposer une exposition « Vers l'ergonomie... cinq siècles de physiologie du travail » qui avait été réalisée par Michel Valentin et Jeannine Marcelin en 83/84.

Pourquoi investir autant d'énergie à la SELF ? Elle a évolué, mais pour moi elle est le socle sur lequel s'est construit notre discipline en France et pays francophones, un creuset originel historique, gardienne d'une unité certaine ; elle reste l'un des pôles fédérateurs pour les universitaires et les praticiens. Ses membres sont là pour le démontrer ; bien sûr tous les ergonomes et assimilés n'adhèrent pas à la SELF mais la « vieille dame » rassemble tous les ans les inconditionnels et ceux et celles qui découvrent l'ergonomie et veulent en savoir plus. Et puis, il y a ceux et celles qui s'investissent au Conseil d'Administration et qui font évoluer notre représentativité ; cette responsabilité est lourde de sens, n'est pas facile à gérer et parfois décriée. Mais, comme dans tout engagement, il est à la fois décourageant « d'encaisser » des critiques et valorisant, par rapport à nos convictions, d'œuvrer pour une communauté.

Q. Quels sont les grands thèmes, dans ton activité ou au-delà, qui te sont apparus marquer l'évolution de l'ergonomie et celle du métier d'ergonome ?

L'analyse du travail qui est devenue l'analyse de l'activité est toujours le fil conducteur, ou plutôt l'outil de base pour un ergonome. Mais cet outil a ses limites si on est dans l'incapacité de le valoriser et de le rendre explicite avec des concepts et des modèles à la portée de nos interlocuteurs industriels et institutionnels. Les mutations technologiques ont été fulgurantes en une trentaine d'années et je trouve que nous avons su être présents au bon moment. Quand le web est arrivé, il a bien fallu recadrer les demandes car tomber dans le piège des « techniques de dialogue » était aussi limité que de parler de « postes de travail » au lieu de « situations de travail ».

Quant aux mutations managériales, organisationnelles et leur cortège de déstabilisation à tous les « étages » d'une entreprise, de perte de repères sur les valeurs du travail, nous sommes présents, mais il me semble que c'est là surtout que le temps est venu de partager les différentes compétences disciplinaires pour agir ensemble et stopper cette course folle vers la rentabilité aveugle et les économies de bouts de chandelles qui écartent ceux qui flanchent ou qui sont âgés.

Q. Avec le recul, comment vois-tu l'avenir de l'ergonomie, face aux crises du travail que nous connaissons actuellement (chômage, surcharges, burn-out, etc.) qui transforment radicalement le travail et les critères de son amélioration ?

Pour moi, l'avenir de l'ergonomie est étroitement lié à l'avenir du travail qui est malmené et bafoué. Nos querelles intestines n'ont pas de place dans ce panorama, surtout qu'aujourd'hui elles ne sont plus enrobées dans une phrase commençant par « Mon cher confrère ». Ces querelles avaient leur utilité jadis quand la discipline se cherchait et que de fortes personnalités prenaient des risques pour l'imposer.

Nous avons dépassé ce stade et je pense que nous sommes maintenant à l'époque des alliances plus marquées avec d'autres disciplines qui ne nous attendent pas pour être sur le devant de la scène, en complète concurrence avec l'ergonomie et qui sont reconnues comme légitimes dans le champ du travail. À une époque, cela a été le cas avec la médecine du travail, avec les services de sécurité, avec les organisateurs et nous avons su, bien entendu avec plus ou moins de grincements de dents, dépasser nos différences autour du même objet : le travail.

Depuis les années 95, l'explosion des associations est, pour moi, un signe de vitalité mais aussi un risque de dispersion et d'affaiblissement de nos forces de propositions si nous n'y prenons pas garde.

Quant à l'enseignement, il m'est un peu difficile d'avoir une opinion tranchée. L'enseignement de l'ergonomie est tout à la fois clairement affiché dans certains cursus et dans d'autres, il est dilué dans d'autres matières (ce n'est pas nouveau), ce qui affaiblit sa portée.

Quid des étudiants qui suivent ces enseignements ? Quand je vois les questions méthodologiques basiques posées sur les réseaux sociaux tout venant ou spécialisés, les cheveux se dressent sur ma tête. Mais, rassurez-moi, ce sont probablement les réseaux sociaux qui génèrent ces bavardages stériles et ces brèves de comptoir.

Et puis, il y a les formations "cycle long" plus rassurantes pour la solidité des connaissances que les cycles courts. Pour un étudiant qui arrive directement en M2, avec un passé professionnel ou une formation dans un autre domaine, que va-t-il pouvoir faire de cette ossature combien fragile par les temps qui courent et qui s'acharnent à déshumaniser le travail ? Ce sont les questions que nous nous sommes posées à Paris 1 et je sais que c'est aussi une préoccupation dans d'autres universités.

La question de fond : quelles sont les connaissances à acquérir pour être une force de proposition auprès des directions et du management des entreprises, apporter une plus-value par rapport à nos concurrents des disciplines proches, avoir une reconnaissance institutionnelle au-delà des entreprises qui font appel à nos services ? Pour moi, c'est prioritairement être présents dans les instances ministérielles qui légifèrent sur le travail et être les interlocuteurs privilégiés pour la mise en place des décrets d'application dans les entreprises.

Q. Une dernière question : le nombre de lieux d'enseignement de l'ergonomie a beaucoup augmenté depuis une quinzaine d'années, par rapport au temps des origines de la discipline, même si la situation est très inégale d'une université à une autre, tant en qualité qu'en volume, tandis que les grandes équipes de recherche typiquement ergonomiques ont quasiment disparu. Comment vois-tu l'impact de cette inversion sur la formation des praticiens et donc sur l'avenir du métier d'ergonome ?

C'est simple, s'il n'y a pas de recherche approfondie en ergonomie, il n'y a pas d'avenir pour l'ergonomie. Le Collège des Enseignants Chercheurs (CE2) ainsi qu'ARPEGE ont à jouer un rôle déterminant pour garder le cap sur cette réflexion.

De moins en moins d'étudiants se dirigent vers la recherche et leur reconnaissance est maintenant soumise à des critères d'excellence (peut-être) et à des notations / cotations / évaluations auxquelles les jeunes chercheurs ne sont pas habitués. Les publications scientifiques sont très encadrées et obéissent à des règles plus contraignantes que par le passé. Et leur avenir dans la recherche n'est pas acquis, loin de là, avec le rattachement à des laboratoires de recherche où l'ergonomie peut être remise en question.

Cela explique peut-être la désaffection de certains chercheurs à présenter des communications à la SELF, bien que depuis quelques années certains articles figurent dans *Ergonomics Abstracts* qui est référencée et reconnue. Il me semble que le malaise est plus profond et que l'espace de paroles à partager depuis les années 95 lors des congrès de la SELF avec les praticiens ne va pas de soi pour certains d'entre eux.

Effectivement, on assiste à l'émergence de recherches appliquées qui sont bien éloignées des recherches en laboratoire. Sortir du laboratoire a permis de s'approcher du réel et de ne pas créer artificiellement les contraintes et les astreintes liées au travail et d'en faire une règle généralisable. Mais le laboratoire reste un espace primordial pour isoler certains facteurs tangibles.

Et puis, il y a un décalage entre le temps pour la recherche et le temps attendu par la Société par rapport à des problématiques récurrentes ou anticipatrices de phénomènes d'évolutions sociétale et technologique. Et ce décalage dans le temps peut devenir préjudiciable aux deux parties.

Je reviens sur les publications. Et pour n'en citer que quelques-unes qui font partie de mes revues de chevet (La Recherche, Pour la Science, Sciences Humaines), les articles portant sur l'ergonomie sont pour ainsi dire absents. Comment voulez-vous qu'une discipline tienne le haut du pavé à l'instar de la psychologie et de la sociologie, si elle n'est pas sollicitée par ces revues et que des articles ne leur sont pas proposés ?

Bien sûr, on trouve des articles dans Le Travail Humain, les revues @ctivités et Pistes et dans les actes des congrès internationaux qui concourent à la légitime reconnaissance de la carrière universitaire. Mais... la médiatisation de la discipline hors du pré-carré des carrières est aussi une garantie de sa reconnaissance institutionnelle et de sa pérennité.

De plus en plus de chercheurs allient activités de recherche et activités de sous-traitance à l'instar de ce qui est monnaie courante dans bien des pays où cette double casquette est parfaitement légale. Pourquoi pas ? Mais, où se trouve le curseur ? Du côté de l'évolution des modèles et des concepts ou du côté plus lucratif de l'intervention qui peut servir à boucler des budgets universitaires qui se réduisent de plus en plus ?

C'est un fait, la crise économique touche de plein fouet les entreprises et elle fait tache d'huile dans les milieux universitaires aussi bien au niveau des recrutements des jeunes chercheurs que du fonctionnement des laboratoires de recherche.

C'est en toute amitié que j'assume certains de mes propos.

Entretien avec Michel Pottier (18.04.02, révision août 2016)